

de moi un volour est peut-être au « Chapeau-Rouge. » Qu'est-ce qui t'empêcherait de donner un coup de pied jusque-là... Aucun soupçon ne pourrait s'éveiller dans son esprit puisqu'il ne te connaît pas.

— Tu as raison... J'irai moi-même lever le plan du « Chapeau-Rouge. Attends-moi ici.

Et le contremaître sortit de la buvette.

Troyes s'éveillait à peine. Les villes de province ne sont point matinales, surtout en plein hiver, par des froids rigoureux. Victor, cependant, trouva quelques boutiques ouvertes, ou plutôt entr'ouvertes, et put se renseigner. On lui indiqua le chemin qu'il devait suivre pour se rendre à la rue du Port.

C'était une voie de communication étroite et sombre dont une extrémité se greffait sur la rue des Jardins, et dont l'autre accédait au port. Le contremaître chercha l'enseigne du « Chapeau-Rouge. »

Une large coiffure de forme Louis XIII, en bois peint en rouge orlarié et faisant saillie au-dessus d'une porte basse, ne tarda guère à frapper ses yeux. Il ouvrit la porte et franchit le seuil.

Une foule de mariners, de débardeurs, de porte-faix, encombraient une salle enfumée, étroite et longue. Au fond de cette salle se trouvait un couloir donnant accès dans de petits cabinets dont les fenêtres, garnies de solides barreaux de fer, prenaient jour sur des jardins mal entretenus où la neige cachait des débris de toutes sortes.

Victor Bérallé s'approcha du comptoir.

— Un verre de rhum, dit-il au patron ; j'attends quelqu'un.

— Voulez-vous attendre dans un cabinet ?

— Oui.

— Allez au fond et choisissez... ils sont tous libres. On va vous servir.

Victor traversa la foule, gagna le couloir dont nous avons signalé l'existence, et entra dans le premier cabinet qui s'offrit à lui.

Outre la fenêtre munie de barreaux dominant les jardins, cette petite pièce en avait une autre ouvrant sur la grande salle et garnie de rideaux jadis blancs, maintenant d'un gris sale.

Une grosse Champenoise vint apporter au contremaître le verre de rhum qu'il avait commandé et se retira.

Le jeune homme alluma un cigare et laissa s'écouler un quart d'heure environ, pour donner une apparence de vérité au prétexte mis en avant par lui. Ensuite il quitta le cabinet, retourna au comptoir et dit à l'hôte, en lui payant sa consommation :

— La personne que j'attends n'arrive pas. Je suis pressé ce matin... Je reviendrai.

Et il sortit.

— Maintenant, pensa-t-il en se retrouvant dans la rue, il s'agit d'aller monter la garde à la porte de la prison de Troyes.

Un passant lui indiqua le chemin qu'il devait suivre pour s'y rendre.

Comme il traversait une petite place, il s'arrêta court, la bouche béante, les yeux agrandis par la surprise. Cette surprise était d'ailleurs fort naturelle.

De l'autre côté de la place il voyait Pascal Lantier, le père de Paul, entrer dans une maison meublée ayant pour enseigne ces mots : HOTEL DE L'AUBE.

— Le patron ici ! murmura-t-il en réfléchissant à cette rencontre imprévue ! qu'est-ce que ça signifie ?

Au bout d'un instant il ajouta :

— Mais, au fond, je ne sais pas pourquoi je m'étonne. Le patron étant en voyage pouvait avoir des affaires aussi bien à Troyes qu'ailleurs... C'est drôle tout de même cependant que nous nous trouvions tous, le même jour, dans la même ville, le père le fils et le contremaître.

Après ce court monologue Victor se remit en marche. De la rue du Port à la prison de Troyes, il y a loin.

Il y avait loin surtout pour un étranger qui, sommairement guidé par des indications peu claires, s'égarait de temps en temps et devait revenir sur ses pas. Enfin il atteignit son but.

Au moment où il faisait halte en face de la geôle, la porte venait de se refermer derrière l'étudiant en droit.

— C'est là, se dit Victor, il s'agit de battre la semelle, car M. Paul ne doit pas être encore arrivé.

Nous savons qu'en cela il se trompait.

Suivons dans la prison le fils de Pascal que nous trouverons en pourparlers avec le guichetier qui venait de lui ouvrir.

— L'heure des visites n'est point encore sonnée, monsieur, lui disait ce guichetier.

— Je ne viens pas pour une visite.

— Peut-être alors venez-vous déposer quelque chose pour un détenu ?

— Pas davantage...

— Alors, que voulez-vous ?

— Tout simplement prier M. le greffier de la prison de vouloir bien me donner un renseignement.

— Vous tombez mal !

— Pourquoi ?

— C'est aujourd'hui dimanche et, sauf pour les levées d'écrou qui peuvent avoir lieu à huit heures du matin, le greffe est fermé le dimanche.

— Fermé ! s'écria Paul avec désappointement, voilà une malchance inouïe, car c'est sans retard que j'avais besoin d'un renseignement...

— M. le gardien-chef ne pourrait-il vous répondre ?

— Très probablement il le pourrait... Me serait-il possible de le voir ?

— Parfaitement, monsieur... On va vous conduire auprès de lui.

Le guichetier appela un employé de la prison et lui dit, désignant Paul Lantier :

— Menez monsieur au gardien-chef.

L'employé prit une des clefs suspendues à un râtelier "si hoc," ouvrit une lourde porte donnant dans l'intérieur de la geôle, et du geste invita le jeune homme à passer devant lui.

Paul entra dans une large galerie soutenue par des piliers massifs et éclairée par des fenêtres ogivales, l'ancien promenoir du cloître.

Après avoir fait dix ou quinze pas dans cette galerie l'employé, qui maintenant précédait le visiteur, s'arrêta devant une porte.

— Nous y sommes, dit-il.

Et il frappa. Une toute jeune fille vint ouvrir et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez, Guillaume ?

— Une visite pour le chef, mademoiselle.

— Mon père est là, monsieur, veuillez entrer.

L'étudiant franchit le seuil en saluant la jeune fille qui ferma la porte.

— Venez, monsieur... ajouta l'enfant.